

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 20 (1970)
Heft: 1

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BIBLIOGRAPHIE

SCIENCES
BIBLIQUES

WALTER BAUER : *Aufsätze und kleine Schriften*, herausgegeben von Georg Strecker. Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1967, 341 p.

Chaque étudiant en théologie connaît le *Bauer*, cet extraordinaire dictionnaire du Nouveau Testament dont l'auteur, décédé en 1960, poursuivit la mise au point de toutes ses forces et de toute sa science pendant plusieurs décennies. En 1964, G. Strecker eut le mérite d'attirer l'attention du public théologique sur d'autres qualités du maître de Göttingue. Il publia en deuxième édition le livre si contesté et souvent si contestable que W. Bauer rédigea sous le titre *Rechtgläubigkeit und Ketzerei im ältesten Christentum*. Le disciple, qui enseigne à Göttingue, propose aujourd'hui au lecteur un choix de travaux et d'articles de son maître. Il espère confirmer par là l'extraordinaire érudition philologique et historique de W. Bauer et révéler aussi les capacités théologiques du grand savant. — L'ouvrage contient un long article sur les Esséniens, qui a paru dans l'encyclopédie Pauly-Wissowa avant les découvertes de Qumrân, une introduction instructive au dictionnaire du Nouveau Testament (le grec du Nouveau Testament dans le cadre du grec de la *koinè*), trois contributions exégétiques [a) Jésus le Galiléen, étude sur la situation politique, économique et raciale dans la Galilée du premier siècle ; b) l'ânon des Rameaux, qui aurait été « cheval » à l'origine de la tradition ; c) mineurs et adultes chez Paul, *Inaugural-Dissertation* dans laquelle W. Bauer analyse I Cor. 2-3 et précise le sens de $\tau\epsilon\lambda\epsilon\iota\omicron\iota$] ; trois études historiques [a) une longue conférence sur le *Wortgottesdienst* chez les premiers chrétiens ; b) une analyse inédite de la Vie de Sévère d'Antioche par le rhéteur Zacharie ; c) un résumé du livre *Rechtgläubigkeit und Ketzerei im ältesten Christentum*] ; trois contributions à l'histoire de l'exégèse [a) Mat. 5 : 44, l'amour des ennemis ; b) Mat. 19 : 12, les eunuques ; c) Rom. 13 : 1, la soumission aux autorités] ; enfin, une présentation d'un des maîtres de W. Bauer, H. J. Holtzmann.

FRANÇOIS BOVON.

EDUARD SCHWEIZER : *Das Evangelium nach Markus*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1967, 230 p. (Das Neue Testament Deutsch, 1).

Ce nouveau commentaire sur l'évangile de Marc succède, dans la précieuse collection du « NTD », à celui de Julius Schniewind, paru en 1935, et devenu classique pour deux générations de pasteurs ; le commentaire de Schniewind continuera d'être édité, en dehors de la collection. Ed. Schweizer tient compte des recherches poursuivies depuis trente ans sur Marc et les synoptiques, selon les méthodes de la « Traditionsgeschichte » et de la « Redaktionsgeschichte », qui s'efforcent de retrouver les étapes précédant la rédaction définitive du texte évangélique. En dépit d'une part de conjecture et d'incertitude, ces recherches apportent souvent des lumières à l'exégèse ; elles viennent souligner le génie

de Marc qui, de groupes de paroles de Jésus, de récits de miracles et de traditions sur la passion et la mort de Jésus, a fait un tout, et créé ainsi le genre « évangile ». — Ed. Schweizer, contrairement à d'autres exégètes contemporains, reste sceptique à l'égard de la tradition de Papias, selon laquelle Marc aurait rédigé son évangile en se fondant sur les souvenirs de l'apôtre Pierre ; il ne pense pas possible non plus d'affirmer que l'évangile ait paru à Rome, les latinismes de Marc s'expliquant partout où il y avait des Romains. — Le commentaire proprement dit est solidement fondé et clairement rédigé ; l'explication détaillée de chaque péricope est précédée d'une introduction, qui situe le texte dans son origine, son cadre actuel et son intention, et souvent suivie d'une conclusion qui en précise la portée théologique. — Merci au professeur Schweizer pour cet excellent instrument de travail.

FRANCIS BAUDRAZ.

ALFRED SUHL : *Die Funktion der alttestamentlichen Zitate und Anspielungen im Markusevangelium*. Gütersloh, Mohn, 1965, 198 p.

Quels rapports soutient le second évangile avec le passé circonscrit dans la lettre de l'Écriture vétérotestamentaire ? Ce rapport est-il identique à celui dont témoignent les autres évangiles ? Est-il juste de prétendre que ceux-ci font usage, dans leur herméneutique de l'Ancien Testament, d'une rhétorique commune, uniforme mettant en valeur le schéma de la promesse et de l'accomplissement ? A ces questions, le livre d'A. Suhl apporte une intéressante réponse, qui s'appuie sur un examen minutieux des citations, dans le contexte de l'œuvre de Marc, et qui parvient à bien caractériser la reprise originale que fait Marc de l'Ancien Testament ; celle-ci, à la différence de conceptions évangéliques plus tardives, ne prétend pas interpréter l'histoire de Jésus comme une histoire du salut, pronostiquée, prédite par l'Ancien Testament. Le second évangile, comme le souligne à juste titre A. Suhl, n'accorde pas à ses emprunts de l'Ancien Testament la valeur de preuve scripturaire. Mais quelle est la nature métalinguistique de la citation évangélique ? Comment définir, selon des critères linguistiques leur fonctionnement à l'intérieur des récits, les lois de leur usage ? L'exégèse ne le dit pas, à regret. Il est à souhaiter, toutefois, que l'exégèse mette en lumière cet aspect important de la narrativité évangélique, lorsqu'elle est amenée à considérer l'activité de citateurs, des évangélistes.

ROMAIN CARPEAU.

WALTER LÜTHI : *Celui qui fut tenté*. Traduction de Suzanne Fontannaz-Pfister. Genève, Labor et Fides, 1967, 85 p.

Ce petit livre nous donne le texte de trois études bibliques présentées au Kirchentag de Dortmund en 1963, et celui d'une prédication sur Apocalypse 21 : 1-5. L'auteur suit le récit de la tentation de Luc 4, et résume ainsi les trois tentations de Jésus : devenir un philanthrope ; devenir un chef d'Église ; devenir un fondateur de religion. L'originalité du Christ et de son œuvre ressort avec force de ces pages, où l'on retrouve la richesse de pensée, la clarté et la vivacité qui font aimer les écrits de Walter Lüthi.

FRANCIS BAUDRAZ.

H. SCHÜRMAN : *La première lettre aux Thessaloniens*. Traduit de l'allemand par Carl de Nys. Paris, Desclée, 1967, 112 p. (Parole et prière).

Nous sommes avertis par l'éditeur que cette collection de commentaires veut rester à un niveau modeste, et invite simplement à une « lecture savoureuse du Nouveau Testament ». Nous ne dirons donc rien du commentaire, qui dans ses bonnes intentions reste banal. Cependant, puisqu'il s'agit du travail de « spécialistes », on pourrait au moins s'attendre à une traduction bien faite du texte biblique ; malheureusement celle-ci est très inférieure à celle de la Bible de Jérusalem, qu'elle n'améliore sur aucun point ; elle est souvent maladroite, parfois fautive, quelquefois ridicule. Par exemple, 3 : 10, « Nous prions avec démesure » ; 4 : 13, « Nous ne voulons pas, frères, que vous ne sachiez pas... afin que vous ne soyez pas tristes, comme le sont les autres qui n'ont pas d'espérance » ; cette accumulation de négations identiques manque de variété. 4 : 14, « Ceux qui se sont endormis dans le Christ » ne rend pas le « dia tou Iesou ». N'insistons pas sur la « concorde remplie d'amour », sous-titre de la page 100, ni sur « ceux qui vous sont préposés dans le Seigneur » (5 : 12). — On souhaite que les prochains volumes de cette collection soient écrits en meilleur français.

FRANCIS BAUDRAZ.

HANS-ALWIN WILCKE : *Das Problem eines messianischen Zwischenreichs bei Paulus*. Zurich, Zwingli Verlag, 1967, 199 p. (Abhandlungen zur Theologie des Alten und Neuen Testaments, 51).

Après avoir retracé les origines de la doctrine du « règne de mille ans » et son histoire dans la théologie chrétienne, l'auteur étudie les principaux textes pauliniens où l'on a cru trouver un appui à l'idée du millénium. L'exégèse, soigneusement menée, de I Corinthiens 15 : 20-28, puis de I Thessaloniens 4 : 13-18, aboutit à la conclusion qu'il n'y a pas de place chez Paul pour cette forme-là de l'espérance chrétienne. L'étude de la doctrine du jugement dernier chez l'apôtre vient confirmer cette conclusion : il n'y a pas d'état intermédiaire, on passe directement du monde présent au royaume de Dieu. — Cette étude a été présentée comme dissertation à l'Université de Marburg ; l'auteur y rend hommage au professeur W. G. Kümmel. Par ce travail fortement documenté et bien conduit, l'élève honore le maître.

FRANCIS BAUDRAZ.

PAUL LEBEAU, S.J. : *Le vin nouveau du Royaume*. Etude exégétique et patristique sur la Parole eschatologique de Jésus à la Cène. Paris-Bruges, Desclée de Brouwer, 1966, 319 p. (Museum Lessianum, section biblique N° 5)

Cette étude de la parole eschatologique de Jésus à la Cène, « Je ne boirai plus de ce fruit de la vigne jusqu'au jour où j'en boirai avec vous du nouveau dans le royaume de mon Père » (Mat. 26 : 29), est tributaire à la fois de l'exégèse, de la liturgie et de la patristique. La première partie de ce travail cherche dans l'Ancien Testament, le judaïsme et particulièrement dans les documents de Qumrân tout ce qui peut éclairer le logion de Jésus. La seconde partie se concentre sur l'exégèse de cette parole et ses implications théologiques : « Elle s'inscrit dans une perspective parousiaque, au même titre que l'enseignement

johannique et paulinien concernant l'Eucharistie. Mais elle n'en concerne pas moins d'abord le temps de l'Eglise, inauguration effective de l'ère messianique » (p. 141). Notons tout spécialement dans cette partie l'étude de la contestation des acuariens qui conduit l'auteur à discerner dans la coupe eucharistique, le signe privilégié de la gloire du Royaume qui a déjà commencé à irradier l'Eglise. Enfin, dans la partie patristique, Lebeau analyse tous les commentaires consacrés au cours des six premiers siècles, à cette parole de Jésus. « ... l'interprétation sacramentaire de notre logion est la plus connue. Elle s'est largement imposée, depuis Jérôme, à la tradition occidentale ; mais elle est également représentée, en Orient, par des témoins aussi autorisés et aussi indépendants qu'Origène, Cyrille d'Alexandrie et Eutychius » (p. 293). — Après avoir été l'un des symboles de la division des chrétiens, la communion à la coupe du Seigneur pourrait bien aujourd'hui contribuer à les rapprocher. On ne peut donc que se féliciter de cette étude qui remet en valeur l'un des versets les plus difficiles des évangiles. « Ainsi associée par Jésus lui-même à l'avènement du Royaume, la coupe eucharistique fut, dès l'origine, l'expression rituelle privilégiée de la conscience que possédait la jeune Eglise de constituer le peuple des derniers temps, la communauté eschatologique suscitée par l'effusion de l'Esprit » (p. 297).

MARCEL FALLET.

San PIETRO. *Atti della XIX settimana Biblica*. Brescia, Paideia, 1967, 564 p.

L'Associazione biblica italiana a pris, en 1966, pour thème de sa semaine d'études : l'apôtre Pierre. Ce fut encore Mgr Agostino Bea, secrétaire de l'Unité, qui présida les séances de cette rencontre et qui exhorta les participants à s'adonner, avec une ferveur toujours renouvelée, à l'étude de l'Ecriture sainte. Paul VI a encouragé la publication de ces travaux dont la richesse et la variété sont réjouissantes. Alors qu'on aurait pu s'attendre à voir les exégètes catholiques concentrer leur intérêt sur Matthieu 16 : 13-20, une seule étude, celle du P. Ortensio da Spinetoli, aborde ce sujet et d'un point de vue littéraire. Suivant les principes de la « Formgeschichtliche Schule » et la thèse proposée par Cullmann, le savant italien croit à l'insertion, dans le récit de la confession de Philippe, d'un logion d'ailleurs authentique, glorifiant Pierre. Signalons aussi une liste des titres relatifs à la primauté de Pierre dans les sources littéraires chrétiennes, des origines au concile de Chalcédoine, par le professeur Antonio Rimoldi. L'intérêt des exégètes s'est porté surtout sur les témoignages rendus à Pierre dans les évangiles de Marc, Luc et Jean. La vocation de Simon Pierre, rattachée par Luc à la pêche miraculeuse, le dernier chapitre du quatrième évangile, la prédication de Pierre, le jour de la Pentecôte, la personnalité de l'apôtre, telle qu'elle apparaît dans les premiers chapitres des Actes, voilà quelques-uns des sujets abordés. Signalons aussi des études suggestives sur I et II Pierre (Mauro Laconi, Enrico Galbiati, Giovanni Rinaldi, Pietro d'Acquino) et celle d'Albert Giglioli sur la chronologie de la Semaine sainte d'après Marc. — Parfois une tendance à harmoniser les textes ou à les solliciter dans un sens apologétique se fait jour, mais, d'une manière générale, les études présentées sont d'une belle probité. Même si certaines de ses thèses ne sont pas acceptées, la valeur du livre, désormais classique, de Cullmann sur l'apôtre Pierre est reconnue. A signaler, pour son originalité, l'étude de Jean Daniélou : « Pierre selon le judéo-christianisme hétérodoxe. » A propos du témoignage

des femmes sur la résurrection du Christ, le savant catholique rejoint et prolonge les lignes d'un article du professeur Charles Masson, parue ici même (1950, p. 178 ss). Une longue étude du franciscain Emmanuele Testa esquisse une synthèse des divers courants du judéo-christianisme et de la littérature abondante qui les reflète. Selon Testa, la lutte entre judéo- et pagano-chrétiens fut plus âpre que nous ne l'imaginons et fut probablement l'une des causes du martyre de saint Pierre et de saint Paul.

LYDIA VON AUW.

HEINZ-WOLFGANG KUHN : *Enderwartung und gegenwärtiges Heil. Untersuchungen zu den Gemeindeliedern von Qumran*. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1966, 242 p. *Studien zur Umwelt des Neuen Testaments*, 4.

Cette intéressante monographie mérite de retenir l'attention des biblistes, particulièrement des spécialistes du Nouveau Testament, car elle aborde une des questions les plus importantes de la recherche biblique aujourd'hui, celle de la relation entre l'eschatologie et le temps présent. A l'aide d'une analyse approfondie de quelques passages des hymnes de Qumrân (1 QH 3 ; 11 ; 15, cf. encore 1 QS 10 s.), H. W. Kuhn démontre que la communauté essénienne de la mer Morte connaît une eschatologie qui est à la fois « futuriste » et « réalisée » ; elle attend, avec l'apocalyptique juive, une intervention de Dieu qui mettra fin à ce temps-ci, mais elle confesse, avec la tradition sacerdotale, que le salut est un bien présent pour ceux qui sont entrés dans la communauté. Comme le dit 1 QH 3, 20 s., « il existe une espérance pour celui que tu (Dieu) as créé (de nouveau) (par son intégration au groupe de Qumrân) » (cf. p. 179 et déjà p. 47 s.). Les manuscrits retrouvés dans le désert de Juda indiquent donc que dans certains milieux juifs aux approches de l'ère chrétienne le salut est une réalité eschatologique et cependant actuelle, conception que l'on retrouve dans le message de Jésus (et dans le reste du Nouveau Testament). Les croyants de Qumrân vivent, comme les chrétiens à leur suite, dans la tension entre le « pas encore » et le « déjà maintenant ». — L'enquête de W. G. Kuhn sur les hymnes de Qumrân est bien conduite ; la partie analytique, accompagnée de trois excursus sur les anges dans les textes de Qumrân, les notions de « sort » et d'« héritage » dans le judaïsme postérieur, celle de « nouvelle création » dans le judaïsme palestinien, est suivie d'une étude synthétique qui traite en particulier du problème de la présence de l'Esprit et du don de la connaissance ; elle s'achève par un appendice consacré à « Eschatologie et actualité » dans le message de Jésus ; elle apporte indirectement une utile contribution à la compréhension de la prédication évangélique.

ROBERT MARTIN-ACHARD.

HISTOIRE
DE L'ÉGLISE
ET DE
LA PENSÉE
CHRÉTIENNES

JEAN-CLAUDE FRAISSE : *Saint Augustin*. Paris, PUF, 1968, 123 p. (Philosophes.)

Un résumé de la vie d'Augustin, qui tient compte des travaux récents et de la parution de ses ouvrages, un exposé sommaire de sa pensée, qui s'appuie sur la double lecture de son œuvre (recherche de la vérité dans le style néoplatonicien et recherche du salut, de ses conditions et de sa finalité à la lumière de l'Écriture), constituent une excellente introduction à des extraits (surtout *De libero Arbitrio*, *Confessiones*, *De civitate Dei*) qui illustrent les trois thèmes retenus dans l'examen de la philosophie de saint Augustin : l'intériorité et la

vérité avec de très bonnes remarques sur le *cogito* et le verbe intérieur, la liberté et la grâce divine, où les présupposés théologiques ne sont pas escamotés (par exemple, la prédestination) et le thème si central et partout agissant de la présence de Dieu à la fois dans l'âme et dans l'histoire. Ainsi M. Fraisse est-il parvenu à montrer que « la pensée augustinienne marque une étape essentielle tant dans l'histoire des philosophies idéalistes que dans ce renouveau et cet achèvement de l'idéalisme que permet une réflexion critique. D'un côté, elle consacre la transcendance des valeurs et de l'esprit qui les pose ; de l'autre, elle s'arrête aux conditions de leur formulation sans chercher à en déchiffrer le sens ultime par le saut dans l'absolu. » Peut-on demander plus à une initiation à une œuvre et à une pensée qui fait éclater tous les cadres, toutes les classifications ?

GABRIEL WIDMER.

GUSTAVE BARDY : *La vie spirituelle d'après les Pères des trois premiers siècles*. Edition revue et mise à jour par A. HAMANN. Tournai, Desclée, 1968. Tome I : 248 p. Tome II : 244 p.

Le P. Hamann, auteur de « Prières des premiers chrétiens », a réédité l'ouvrage du grand patrologue paru en 1935, en y ajoutant notamment un chapitre sur Tertullien, dont il ne retient que ce qui lui paraît en accord avec la foi traditionnelle. Dans la pensée de son auteur, ce livre, composé de citations reliées par de brefs commentaires, ne visait pas les spécialistes, mais était destiné à introduire simplement ses contemporains dans la piété des chrétiens des trois premiers siècles. Il répond encore à ce but.

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

JEAN CHRYSOSTOME : *A une jeune veuve. Sur le mariage unique*. Introduction, traduction et notes par Bernard Grillet, maître assistant à l'Université de Lyon. Texte grec établi et présenté par Gérard E. Ettliger, S.J. Paris, Editions du Cerf, 1968, 228 p. (Sources chrétiennes, 138).

La direction spirituelle des veufs et des veuves complétait tout naturellement celle des ascètes et des vierges. Ainsi, Jean Chrysostome n'a pas seulement écrit sur la Virginité (cf. son traité traduit et présenté par Bernard Grillet, « Sources chrétiennes », 125), mais il s'est aussi adressé souvent aux veufs et aux veuves et s'est exprimé sur le problème du veuvage et des secondes nocés, dans plusieurs sermons, dans le début du *De sacerdotio*, dans les lettres à Olympias... Mais, surtout, au début de son ministère, il a consacré deux brefs ouvrages à ces problèmes, comme Tertullien l'avait fait pareillement au début du siècle précédent. Ces deux opuscules sont groupés et présentés d'excellente manière. Ils sont fort différents, puisque l'un est une émouvante lettre de consolation à la jeune veuve de Thérasios, couple auquel Chrysostome était lié, tandis que « Sur le mariage unique » est un traité, une démonstration qui éclaire les exhortations précédentes. Jean Chrysostome fait l'éloge de la viduité acceptée et gardée pour l'amour de Dieu, mais il ne condamne pas les secondes nocés, même s'il est assez sévère à leur égard. — Ces pages présentent un vif intérêt à divers points de vue et leur brièveté a permis au traducteur de leur consacrer une introduction substantielle (p. 8-96), qui est un vrai traité sur « Viduité et secondes nocés dans l'Antiquité et dans les premiers siècles de

l'Eglise » (chap. III) et « dans l'œuvre de Jean Chrysostome » (chap. IV). On lira et on discutera en particulier avec profit les pages qui situent ces ouvrages dans la vie et le ministère de Chrysostome et celles qui dégagent l'intérêt littéraire et humain (chap. V) de ces pages marquées par des genres littéraires conventionnels. Trois index terminent l'ouvrage. — La valeur de ce livre est enfin due à la nouvelle édition critique de G. E. Ettliger. Elle est certes partielle : un tiers des manuscrits est utilisé de façon continue dans l'apparat critique, mais le choix des manuscrits est judicieux et leur présentation est brève et claire. (Deux détails : p. 98, c'est le *Ad viduam juniorem* qui se rencontre seul dans cinq ou plutôt six manuscrits. Page 111 : pourquoi avoir donné le même sigle au manuscrit Stavronikita 25 et au texte de l'édition Savile ?)

JEAN SAUTER.

EPHREM DE NISIBE : *Hymnes sur le Paradis*. Traduction du syriaque par René Lavenant, S.J. Introduction et notes par François Graffin, S.J. Paris, Editions du Cerf, 1968, 224 p. (Sources chrétiennes, 137).

Editées et traduites en allemand par Edmund Beck en 1957 (CSCO 174 et 175), ces quinze hymnes du plus célèbre des écrivains chrétiens syriaques du IV^e siècle donnent un remarquable exemple de la doctrine et de la poésie de ces « madrase » qui eurent une influence et un succès incalculables en Syrie et au-delà, puisqu'elles furent très rapidement traduites en de nombreuses langues. — René Lavenant, après avoir déjà traduit quelques hymnes dans « Dieu vivant » (1952) et « L'Orient syrien » (1960), a tenté une traduction complète, en vers libres, qui est remarquable et se lit facilement. Je ne puis juger de la fidélité au texte, mais la révision des P. Graffin et Leloir en est garante. Le directeur de la Patrologie orientale nous donne une brève et fort utile introduction (25 p.) sur Ephrem et ses œuvres et l'édition critique des hymnes en général. Ensuite il présente les hymnes sur le Paradis : la date, le titre, la structure, la doctrine surtout, les images et une petite bibliographie. Chaque hymne est brièvement introduit, situé avec les problèmes qu'il peut soulever, et quelques notes facilitent la lecture de ces textes, qui frappent par la richesse et la simplicité des images, alliées à une concision qui semble peu orientale. Mais on est surtout saisi par la sève biblique et spirituelle : c'est une méditation lyrique de Genèse 1 à 3, du destin d'Adam et d'Eve, mais intimement lié à notre destin, à notre présent et à notre avenir. Le Paradis a ici une place dans la foi et la doctrine chrétienne, qu'il n'a pas toujours pour nous. Quelle humilité aussi chez celui qui espère avoir au moins sa place dans « l'avant-paradis » ! — Un volume riche pour qui s'intéresse à l'Eglise orientale, à l'hymnographie ancienne ou à la compréhension du Paradis, porte et aboutissement de l'écriture.

JEAN SAUTER.

JOSEPH RASSAM : *La métaphysique de saint Thomas*. Paris, PUF, 1968, 129 p. (Initiation philosophique, 81.)

Saint Thomas est un auteur ardu et discuté, encensé et critiqué. M. Rassam réussit à mettre en relief son actualité en s'appuyant sur des commentateurs sûrs, Forest, Gilson, Sertillanges, de Finance... Il dégage la pérennité des problèmes abordés par l'Aquinat à la lumière des philosophes modernes, Nabert,

Lavelle, Marcel, ce qui nous vaut un Thomas rajeuni bien propre à exciter la curiosité des étudiants. Ces problèmes, ce sont ceux de l'accord du réel et de l'idéal, de la pensée et du discours, des valeurs et des actions, de l'Incréé et du créé. La méthode pour les poser et tenter de les résoudre, c'est celle d'une philosophie du concret qui intègre l'héritage de la philosophie antique dans une perspective plus large ; c'est celle du dessein théologique, en soumettant le trésor philosophique de la Grèce à des correctifs théologiques dont l'influence se fait sentir sur Descartes, Kant et leurs successeurs. Ce portrait de saint Thomas comme celui de l'homme charnière entre l'Antiquité et le monde moderne, est le produit de ce va-et-vient constant que poursuit M. Rassam entre les philosophies à travers le temps et l'espace. En fait, son *Saint Thomas* est une introduction à la philosophie, à ses problématiques et à ses options (l'Être concret, Dieu, le Bien, la Vérité dans le contexte d'une participation active et efficace). L'entreprise de M. Rassam était difficile ; la lecture de son ouvrage le sera pour des non-initiés qui, cependant, en tireront un grand profit, s'ils saisissent l'enjeu d'une forte pensée comme celle de saint Thomas.

GABRIEL WIDMER.

SIEGFRIED RAEDER : *Die Benutzung des masoretischen Textes bei Luther in der Zeit zwischen der ersten und zweiten Psalmenvorlesung 1515-1518*. Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1967, 117 p. (Beiträge zur historischen Theologie, 38.)

Déjà connu par son ouvrage sur « Das Hebräische bei Luther, untersucht bis zum Ende der ersten Psalmenvorlesung », 1961 (voir notre recension dans la RThPh, 1965, I, p. 50), l'auteur poursuit son analyse rigoureuse de l'utilisation du texte massorétique par le réformateur entre ses *Dictata super Psalterium* (1513-15) et ses *Operationes in Psalmos* (1519-21). La recherche de S. Raeder concerne donc les écrits suivants : les commentaires des épîtres aux Romains (1515-16), aux Galates (1516-17) et aux Hébreux (1517-18), des fragments d'une édition projetée des *Dictata super Psalterium* (1516), les Sept Psaumes pénitentiels (1517), l'exégèse du Ps. 110 (1518) et des prédications des années 1517-18. La preuve de l'utilisation du texte hébreu par Luther ne peut être apportée que *via negationis*. Ses considérations linguistiques n'ayant pas de parallèle dans les *De rudimentis Hebraicis* (1506) de Reuchlin, ses *Septem Psalmi poenitentiales Hebraici* (1512), voire dans l'ouvrage *De modo legendi et intelligendi Hebraeum* (1504) de Pellikan ou dans les Annotations d'Erasmus à son édition du Nouveau Testament (1516), doivent être expliquées par un recours direct au texte original. À côté de différentes éditions du Psautier hébraïque, Luther a pu utiliser la Bible hébraïque de Brescia (1494), et ceci déjà, quoique de façon sporadique, au moment des *Dictata super Psalterium*. Dépassant la connaissance des mots, Luther apprend progressivement la grammaire et la syntaxe de la langue hébraïque, progrès que S. Raeder analyse minutieusement. Un registre très complet permet d'utiliser ce livre comme ouvrage de références. À ceux qui se demandent à quoi peut bien servir une étude aussi spécialisée, l'auteur répond avec Luther que la réformation n'aurait pas eu lieu sans le renouveau philologique qui la précédait.

HARTMUT LUCKE.

ETIENNE GILSON : *Les tribulations de Sophie*. Paris, J. Vrin, 1967, 173 p.

PHILOSOPHIE
CONTEMPO-
RAINE

On suit sans peine et d'un esprit captivé le fil directeur de ces neuf études, dont les unes ont déjà paru dans la revue vaticane *Seminarium* et dont les autres sont nouvelles. Ce thème commun, c'est *Sophie*, non la petite fille dont la comtesse de Ségur plaignit les malheurs, ni la figure symbolique que Claudel dressa dans les *Aventures de Sophie* (1937), mais cette autre Sophie, dont saint Thomas dit qu'elle est suprêmement, absolument sagesse entre toutes les sagesse humaines, car elle tient son principe de Dieu. — Or cette Sagesse est en train de se désagrèger en savoirs sans boussole. La Pastorale tend à remplacer la Dogmatique. On voit se constituer des thomismes divers ; une offensive antithomiste se prépare en certains milieux catholiques. Au sein même du thomisme, une « confusion fondamentale » apparaît entre la théologie et la philosophie (p. 46), entre la réflexion sur la parole de Dieu, qui ne change pas, et les discours sur la nature, qui ne cesse de changer avec eux (p. 50). — L'influence de Maurice Blondel fut à cet égard significative : il tenta de légitimer la théologie en faisant appel aux seules ressources de la philosophie. Ainsi prit corps une ambiguïté qui portait les signes annonciateurs de la confusion teilhardienne. — Car le teilhardisme est une gnose, une théologie-fiction où l'on voit un Christ cosmique, auquel ne croit aucun savant, prendre le pas sur le Christ trinitaire de la vraie foi (p. 89, 93). Et il n'est pas étonnant qu'un marxiste tel que R. Garaudy ait vu en Teilhard de Chardin son allié. — Dans sa conclusion, portant un titre émouvant, *Divagation parmi les ruines*, l'auteur dénonce les tentatives faites aujourd'hui pour « hégélianiser » la théologie sous prétexte de la rajeunir (p. 158). On tend ainsi vers une « religion naturalisée », contre laquelle il n'est d'autre espoir « qu'un retour à la Sagesse des écoles, fille de la servante et de la foi » (p. 169). — Ces pages, qui portent la griffe d'un écrivain de race, témoignent éloquemment du polémiste, du philosophe et de l'homme de foi qu'est M. Gilson. On les lit avec passion, comme elles furent écrites. Sauf erreur, le nom de Karl Barth n'y apparaît pas, mais on y trouve le même désir de rendre au christianisme la pureté première et l'éternelle dimension de ses principes. M. Gilson en appelle à saint Thomas pour dénoncer les compromis historicisants, naturalisants et évolutionnisants de la théologie contemporaine. Bien des lecteurs, dont je suis, applaudiront à cette dénonciation. Mais on s'étonne qu'en signalant avec une telle force des dangers si réels, notre auteur ne semble guère conscient d'une autre menace qui pèse aujourd'hui sur certains esprits fidèles à la tradition : celle d'associer trop étroitement, voire de confondre par instants le message authentique de l'Évangile avec les structures éminentes, mais relatives, dans lesquelles il s'est exprimé, avec la structure thomiste, par exemple. Qu'on attaque Teilhard de Chardin, j'y consens. Mais si c'est pour lui opposer le *Paysan de la Garonne* de Jacques Maritain comme « un appel à la vigilance et une mise en garde contre les ruines qui s'accumulent » (p. 161), je dis non résolument.

RENÉ SCHAEERER.

LOUIS LAVELLE : *Chroniques philosophiques. Panorama des doctrines philosophiques*. Paris, Albin Michel, 1967, 228 p.

Cet ouvrage, qui fait suite à une publication antérieure consacrée au même objet, rassemble vingt chroniques parues au journal *Le Temps* entre 1930 et 1942. Elles ont été groupées selon leurs thèmes en accord avec certaines indi-

cations données par l'auteur. Les principaux chapitres concernent le *Tao*, la *pensée française*, la *pensée allemande*, le *néo-réalisme anglais* et divers aspects de la *philosophie française*. Notons une chronique consacrée au toujours actuel ouvrage de Perceval Frutiger : *Les Mythes de Platon*. On retrouve en ces pages la langue pure et fluide, la pensée généreuse et la pénétration d'esprit auxquelles s'associent pour nous le nom de Lavelle.

RENÉ SCHAEERER.

EMMANUEL LEVINAS : *En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger*. Paris, J. Vrin, 1967, 236 p.

Ce volume rassemble une quinzaine d'articles déjà publiés dans diverses revues et les groupe sous trois rubriques : *En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger* — *Commentaires nouveaux* — *Raccourcis*. Sous la disparate des titres, le lecteur n'est pas long à ressaisir l'unité d'une pensée qui gravite autour des problèmes posés par l'existentialisme et la phénoménologie. Mais la richesse des aperçus rend malaisée la vision d'ensemble qu'on aimerait en donner. L'intérêt majeur nous semble résider dans une confrontation constamment reprise entre Husserl et Heidegger, c'est-à-dire entre une théorie de l'évidence, de la conscience, du sens, et une ontologie qui tend à « submerger » l'homme au sein de l'existence conçue comme être et comme histoire (p. 25). — Une analyse nuancée conduit à des vues d'un grand intérêt sur les composantes « idéaliste » et « réaliste » de la doctrine husserlienne (p. 30-34, 51, cf. p. 135). Avec Heidegger, la notion traditionnelle de la conscience comme point de départ fait place à une recherche délibérée de l'événement fondamental qui établit le *Dasein* dans l'être (p. 59). Toutefois, c'est dans la doctrine husserlienne de l'intentionnalité que ce changement d'orientation trouva son origine, car, affirmer que la conscience ne saurait exister sans son objet, c'est reconnaître que l'existence de la conscience réside dans son pensé (p. 98). Signalons, à cet égard, une sympathique réhabilitation de Bergson en face de « l'exécution quelque peu sommaire » dont il fut l'objet dans *Sein und Zeit* (p. 100). — Parmi les autres études, nous retiendrons une contribution à la *technique phénoménologique* d'où il ressort que, selon Husserl, l'accès à l'objet fait partie de l'être de l'objet, en d'autres termes que la révélation de l'être est indissociable de l'être lui-même (p. 115-117) : le dépassement de l'intention, c'est encore l'intention (p. 130). — Parmi les *Raccourcis* se trouve une étude sur l'*idée d'infini* où intervient cette thèse originale et profonde que la pensée occidentale, dans la mesure où elle affirme l'autonomie de l'homme par rapport à tout ce qui menace son identité, tend à exclure l'Autre (c'est-à-dire la transcendance hétéronome) au profit du Même, ce qui ne laisse pas de faire peser sur elle la menace d'un « narcissisme » qui trouve son exaltation moderne dans la philosophie de Heidegger (p. 167-171). Refusant de se rallier sans réserve à cette conception, l'auteur se fait l'avocat d'une expérience audacieusement hétéronome, qui ne craindrait pas d'aller à l'Autre sans vouloir se retrouver en lui : au mythe d'Ulysse retournant à Ithaque, il oppose l'histoire d'Abraham quittant à jamais sa patrie pour une terre inconnue. « L'Œuvre pensée jusqu'au bout exige une générosité radicale du Même qui dans l'Œuvre va vers l'Autre » (p. 191).

RENÉ SCHAEERER

EDUARD LANDOLT : *Gelassenheit di M. Heidegger*. Milano, Marzorati, 1967, 327 p.

C'est le premier d'une série de volumes que l'éditeur Marzorati est en train de préparer avec la collaboration de plusieurs professeurs des Universités de

Messine et de Catane. Chaque volume présentera une des œuvres de Heidegger, en donnant de celle-ci une image fidèle, suivie d'une série des termes principaux avec interprétation et traduction. Suivront des traductions de quelques textes de H., biographie, bibliographies, index, etc. — Ce premier volume présente aux intellectuels italiens *Gelassenheit*, avec ses deux parties, composées par H. entre 1944 et 1955. Il s'agit d'une des œuvres principales de H. deuxième manière, déjà plus ouvert aux problèmes de l'être et de la parole, sous l'influence aussi bien de Hölderlin que de la pensée orientale. *Gelassenheit* est une attitude de détente, sereine, en face des choses ; c'est le fait d'être ouvert au mystère ; c'est ainsi qu'on pourra réaliser le contact entre la vérité et la pensée. — Le thème n'est pas seulement intéressant pour connaître H., il est aussi brûlant. C'est ici qu'intervient sa fameuse et violente critique contre la pensée « technologique » au nom de la pensée intérieure, méditative, profonde. On ne peut pas ne pas être reconnaissant envers une initiative éditoriale aussi importante et difficile. On peut se demander seulement s'il ne serait pas mieux de publier tout de suite les textes purs et simples de H. : chaque « lecture » qui nous est proposée — et le choix même des textes à lire — ne peut pas ne pas être déjà une interprétation, qu'on le veuille ou non.

FILIPPO GENTILONI SILVERI.

P. FONTAN : *L'intention réaliste*. Préface d'Aimé Forest. Paris, Beauchesne, 1965, 95 p. (Bibliothèque des archives de philosophie. Nouvelle série, 3.)

Excellamment préfacées par Aimé Forest, ces pages denses et parfois difficiles développent, à partir des réalités les plus familières, une démarche d'adhésion à l'existence, d'attention au monde et à nous-mêmes (p. 80). A travers le relatif de la faillibilité, de la finitude et des limites humaines, elles tentent de ressaisir ce qui, donné dans l'immédiat des perceptions les plus fugitives, fonde et achève toute connaissance. L'être apparaît comme une présence qui résiste à toute domination intellectuelle, car il est impliqué dans l'acte même qui le pose. Ainsi, passer du réalisme naïf au réalisme métaphysique, c'est passer du partiel au total, c'est surmonter l'abstraction, toujours morcelante, c'est aller au-delà de l'expérience phénoménale, toujours réduite à la série de ses manifestations, c'est reconnaître que l'esprit, qui est être, ajoute paradoxalement à l'être la possession de soi par soi et le rend capable de se recueillir en lui-même.

RENÉ SCHAEERER.

JOSEPH DE FINANCE : *Connaissance de l'être*. Traité d'ontologie. Paris-Bruges, Desclée de Brouwer, 1966, 502 p.

Qu'est-ce que l'être ? Même cette question, nous sommes prêts à l'entendre, mais forte de tout son pouvoir d'interrogation et non pas, ainsi que l'aborde cet ouvrage, comme le simple prétexte d'une spéculation, dont le savoir a, par avance, déjà fixé ses frontières, qui, dans ce cas, sont celles que détermine l'ontologie thomiste traditionnelle. Du plan même de ce livre, saint Thomas ne se serait-il pas cru l'auteur ? Quant au langage utilisé, il est terriblement triste et grisailleux. Ce livre scolaire et ennuyeux meurt d'en savoir trop sur la vérité de l'être puisque, de l'aveu même de J. de Finance, son projet est « d'assurer la fidélité de l'esprit à une vérité immuable ».

ROMAIN CARPEAU.

MICHEL FOUCAULT : *Maladie mentale et psychologie*. Paris, Presses Universitaires de France, 1966, 107 p. (Initiation philosophique).

L'auteur, dont on connaît l'importante *Histoire de la folie*, commence par distinguer radicalement la pathologie organique de la pathologie mentale. S'attachant à cette dernière, il montre que le processus maladif supprime les fonctions complexes et volontaires en exaltant les fonctions automatiques : il est à la fois simplification et régression. La maladie trouve sa raison d'être dans le profit qu'éprouve le névrosé à irréaliser son présent pour se défendre contre lui. Le noyau individuel est donc l'angoisse de vivre au sein d'un monde inhabitable, caricatural, insulaire et rigide, où il finira, le cas échéant, par s'abandonner comme à un destin extérieur. — Une seconde partie décrit l'évolution historique qui a conduit la civilisation occidentale à donner à la maladie le sens d'une déviation et au malade un statut qui l'exclut de la collectivité. Le fou fut d'abord un possédé, et, jusqu'au XVII^e siècle, la folie fut, pour l'essentiel, vécue à l'état libre. L'internement ne vint qu'après, lié à ce qui constituait dans le monde bourgeois un vice majeur, l'oisiveté, l'incapacité de prendre part à la production et à la circulation des richesses. Le fou, jugé moins comme un malade que comme un insociable, voisinait avec d'autres malheureux rejetés comme lui. Puis on créa des établissements affectés aux seuls fous, et l'on crut bien faire en libérant ceux-ci de leurs chaînes matérielles. Mais on reconstitua autour d'eux tout un enchaînement d'humiliations, de surveillance, de menaces qui transformait l'asile en une instance de jugement et la prétendue libération en un « sadisme moralisateur ». — La solution ne peut être trouvée que dans un dépassement de la psychologie elle-même et la remise au jour du rapport essentiel, non psychologique mais éthique, qui est le rapport de la Raison à la Dérison. — Ces pages, dont on regrette qu'elles ne soient pas commentées ici par un spécialiste, nous semblent intéressantes tant sur le plan de l'information que dans une perspective morale et humaniste — si ce dernier adjectif ne déplaît pas à l'auteur des *Mots et des Choses*.

RENÉ SCHAEERER.

Le mythe de la peine. Actes du Colloque organisé par le Centre d'études humanistes et par l'Institut philosophique de Rome. Paris, Aubier, 1967, 482 p.

Le champ sémantique de la peine, qui, à proprement parler, n'est pas configuré par un mythe mais par de multiples expressions tournant autour de la notion de châtiment, est très vaste. Aussi convenait-il de procéder par des coups de sonde successifs et variés, comme c'est le cas dans cet ouvrage. Une large percée est faite du côté de l'histoire des religions avec les contributions de Kerenyi sur le mythe de Prométhée, de G. Scholem sur la notion de peine dans le judaïsme, de H. Hanafi sur sa signification dans l'Islam, de R. Pannikar, qui s'attache à interpréter un mythe védique d'origine, extrêmement révélateur d'une certaine tradition hindoue. Les fondements juridiques de la peine sont mis en valeur par M. Cotta. Les diverses contributions théologiques, que l'on doit notamment aux PP. Nédoncelle, Lyonnet, Fessard, qui scrutent les aspects cosmiques et eschatologiques du châtiment et de la punition, ne parviennent pas à se libérer d'une désuète mythologie dogmatique. S'il fallait, enfin, reconnaître à ce livre un centre, nous pensons qu'il lui est donné par la robuste et très belle analyse de P. Ricœur ; les nombreuses apories

que dissimulent l'apparente rationalité de la peine dans le domaine du sacré et du juridique sont subtilement mises à nu, vaincues par une nouvelle logique, que P. Ricœur dégage de la doctrine paulinienne de la justification et qui s'exprime dans la loi de la surabondance. Le mythe de la peine n'apparaît plus alors qu'à la façon d'un mythe brisé, dont le statut est celui d'un mémorial, c'est-à-dire d'une « économie qui ne peut plus être prêchée que comme une époque ruinée ».

ROMAIN CARPEAU.

C. S. LEWIS : *Le problème de la souffrance*. Traduit de l'anglais par Marguerite Faguer. Préface de Maurice Nédoncelle. Paris, Desclée De Brouwer, 1967, 192 p.

L'auteur s'est fait apprécier en Angleterre par des articles du *Spectator* et des chroniques à la BBC, qui contribuèrent, nous dit Mgr Nédoncelle dans sa préface, à renouveler l'intérêt du grand public pour les questions religieuses. Elevé dans une ambiance anglo-catholique, il devint athée et se convertit ensuite à l'Eglise anglicane. — Dès les premières pages, il pose le problème de la foi religieuse : ou bien c'est folie, ou bien révélation. Dans ce dernier cas, le Dieu auquel on croit ne peut être que tout-puissant et bon, il ne saurait être absurde. C'est dire que son amour mystérieux nous appelle à nous achever nous-mêmes. « Avant d'exister pour aimer Dieu, nous existons pour que Dieu puisse nous aimer. » — Suivent des notations simples et justes sur la chute, sur la souffrance, « dont le rôle est de dissiper l'illusion que tout va bien », sur l'enfer et la damnation éternelle, que l'auteur justifie par ce raisonnement : « S'ils ne sont pas sauvés, c'est qu'ils ne le veulent pas », et enfin sur la souffrance animale. — L'ouvrage, qui débutait par l'évocation du « cauchemar » de la vie terrestre, conclut sur l'image d'une « danse éternelle » dont les plaisirs d'ici-bas ne sont que la préfiguration, danse non de joie mais d'amour. « Elle n'existe pas pour nous, nous existons pour elle. »

RENÉ SCHAEFER.

*Nous vous remercions par avance de bien vouloir utiliser
le bulletin de versement ci-joint pour régler votre abonnement*

Ont collaboré à ce numéro 1970 — I :

M. le professeur Fernand Brunner, « Les Joyeuses », 2016 Cortaillod

M. le professeur Rodolphe Kasser, 23, av. Ed. Vaucher, 1211 Châtelaine-Genève

M. le professeur J. de Greef, 343, Diestsesteenweg, Kessel-Lo (Belgique)